

LE JOUR, 1948

21 Août 1948

SPECTACLES

Un des plus pauvres spectacles qu'on puisse imaginer, on l'a eu jeudi, toute la matinée, devant la Chambre des députés. Pendant que la police bloquait à distance les rues et les issues qui mènent à l'Horloge, pendant que cinquante boutiquiers se voyaient empêcher d'exercer leur commerce faute de clientèle, pendant que des particuliers fort honorables se dirigeant pour leurs affaires vers les Etablissements du quartier étaient refoulés sans discrimination et avec la dernière intransigeance, quelques seigneurs de la pègre qui soutient l'Etat triomphaient librement sur la place, et attendaient, encadrés par un police impatiente et attentive, de pouvoir manifester par gestes et par cris leur dévouement à la nation, à ses gouvernants et à ses représentants.

De petits groupes à l'allure inquiétante attendaient ici et là pour faire la claque. En fait, c'était une mobilisation de petites forces partisans, venues de certains quartiers de la ville et de certains coins de la montagne pour se tenir mutuellement en respect. Il est évident que ceux qui gouvernent avaient mieux fait les choses que ceux qui ne gouvernent pas. La rue, interdite aux visiteurs normaux des maisons d'affaires, était largement ouverte à ceux-là dont la mission était de faire du bruit tout à l'heure jusque dans les cages d'escalier. Or, quelles que soient les raisons provinciales et profondes qui nous ont valu ce tapage, cette gêne et cette dérision, il n'est pas possible à des citoyens équilibrés d'y souscrire.

Le noble jeu dure trois heures ou quatre qui parurent longues aux braves gens dérangés dans leur vie qui se fussent crus ce matin-là, n'était le désordre et la vulgarité du spectacle, devant les murs du Kremlin.

Si le ridicule tuait encore, il eut laissé sur le carreau le Gouvernement et la Chambre. Au demeurant, nous ne cherchâmes pas à savoir ce qui se passait dedans ; mais ce fut avec soulagement que l'on apprit plus tard que le Gouvernement avait obtenu la confiance quasi unanime de l'Assemblée alors que les manifestants à l'extérieur ne paraissaient avoir qu'une confiance des plus relatives les uns dans les autres.

Que faut-il penser d'aventures comme celle-là où, de la montagne, déferlait sur la ville un enthousiasme oisif et transporté par autobus (auquel fit écho un enthousiasme urbain également spontané et désintéressé) ?

Il est vraiment grand temps qu'un peu plus de tenu, de dignité, de décence, de mesure et de tact préside aux affaires de l'Etat.